

rompus de longue date à la servitude, se résignent docilement à enrichir de leurs sueurs les conquérants de leur pays. Aussi ces derniers réalisent des fortunes scandaleuses.

A Batavia, la capitale des établissements hollandais en Océanie, la ville noire, habitée par les indigènes, est infecte. Mais la ville blanche, séjour des Européens, est formée d'habitations splendides où le luxe et le confortable atteignent des proportions inconnues chez nous.

Van der Neck, avec ses immenses plantations de café, de poivre, de cacao, de canelle et autres denrées, était un des plus riches colons de Java.

Son palais, situé à l'extrémité de la ville, dans un site enchanteur, était entouré d'eaux jaillissantes, de palmiers, de cocotiers, d'aréquiers et autres arbres des tropiques. Les bois les plus rares étaient employés aux plus vulgaires usages.

Les tissus les plus précieux, des meubles d'un merveilleux travail, des statues de marbre, des tableaux de maîtres étaient prodigués pour l'ornementation de cette demeure princière.

Léonie y régnait en souveraine ; une nuée de serviteurs attendaient un signe de sa main. Considérée comme la femme légitime de l'opulent nabab, elle était accueillie avec distinction dans les familles les mieux posées, invitée à toutes les fêtes.

Plus que jamais tous ses désirs étaient comblés.

Van der Neck avait fait construire exprès pour elle une jonque en bois de santal garnie des étoffes les plus précieuses.

Mollement étendue sous un dais de pourpre, couverte de tissus légers, elle s'offrait à l'admiration du public, pendant que des rameurs à demi nus, au buste couleur de bronze, faisaient glisser l'embarcation dans les canaux qui sillonnent la ville de Batavia.

Parfois, elle se plaisait à conduire elle-même, à travers la campagne, un attelage de deux petits chevaux du pays, pleins de feu, et elle passait comme un météore au milieu des indigènes éblouis.

Aux heures où, sous un climat brûlant, personne n'affronte l'ardeur du soleil, elle restait étendue sur un divan, fumant un narghilé, lisant un roman français ; ou bien elle se laissait bercer par une molle musique pendant que des mains invisibles agitaient le panache, rideau mobile fait de velours broché d'or, pour rafraîchir l'atmosphère.

Léonie pensait bien encore à son fils ; mais comme elle s'était vite habituée à cette existence facile, ouatée qui lui était faite, à cette existence d'odalisque, qui rappelait la vie pleine de langueur dans laquelle Cléopâtre et Antoine cherchaient à s'étourdir et à chasser la pensée des dangers qui planaient sur leurs têtes.

Van der Neck ne l'avait quittée qu'une seule fois, pour aller à Amsterdam, où il n'était resté que quelques jours.

Mais nul n'est maître de sa destinée et Léonie allait en acquérir l'expérience.

Un jour Van der Neck eut à visiter ses plantations dans l'intérieur de l'île. Il partit à cheval et Léonie l'accompagna en voiture. Cependant il ne voulut pas lui imposer la fatigue de gravir une haute montagne dont les flancs étaient couverts d'une riche culture lui appartenant. Il poursuivit seul son voyage, laissant la jeune femme à quelque distance dans un pavillon parfaitement aménagé pour s'y reposer.

Des richesses et y avaient été préparés et des revues illustrées étaient déposées sur une table de laque.

Léonie feuilletait nonchalamment ces publications, regardant les images, lorsque, tout à coup, il lui sembla que la terre tremblait sous ses pieds.

Ses regards se portèrent sur la montagne et elle ne put retenir un cri d'épouvante. Le cratère d'un volcan depuis longtemps endormi faisait irruption et lançait en l'air, au milieu d'une fumée noire, des matières enflammées ; des blocs de pierre se détachaient et roulaient dans la vallée, mêlés à des torrents de lave.

Un vent brûlant s'était élevé, balayait la campagne, déracinait des arbres séculaires.

Des nuées de perroquets, d'aras, de faucons et autres oiseaux dont le riche plumage fait l'ornement de nos ménageries, volaient affolés dans différentes directions et faisaient retentir l'air de leurs cris rauques.

Devant cette convulsion de la nature la jeune femme restait immobile, pantelante, frappée d'épouvante.

Autour d'elle, tout était désordre et confusion : des indigènes, fuyant le fléau, couraient devant eux sans savoir où ils allaient.

L'un d'eux passa devant le pavillon et cria d'une voix qui n'avait plus rien d'humain :

— Le maître est mort, englouti sous la lave avec son cheval ; d'autres aussi sont morts. La colère du ciel est sur nous !

C'était vrai, Van der Neck avait péri et bientôt après, la terrible nouvelle fut confirmée.

Léonie était sortie de son anéantissement ; en se rendant compte de la situation, elle retrouva tout son sang-froid. Elle remonta précipitamment dans sa voiture et courut bride abattue à Batavia.

La confusion et la conternation étaient grandes dans le palais de Van der Neck. Léonie s'empara de l'or, des valeurs, de tout ce qu'elle pouvait emporter, et trois jours après elle prit passage à bord d'un navire qui partait pour l'île de Ceylan.

Elle n'avait pas été inquiétée, car la ville tout entière était dans la consternation. La catastrophe s'était étendue sur un vaste rayon et l'on avait bien d'autres choses à faire qu'à s'occuper de l'héritage des victimes et de formalités légales.

On sait que l'île de Ceylan est une véritable terre promise ; ses sites sont aussi admirables que variés ; le climat est incomparable ; la végétation est exubérante ; tout dans ce pays invite à y vivre dans une mollesse voluptueuse.

Les mœurs y sont faciles, en dépit de l'austérité britannique, qui subit elle-même le charme de cette nature enivrante.

Léonie était assez riche pour lutter d'élégance et de luxe avec les ladies qui tenaient là le haut du pavé. Elle ne tarda pas à faire sensation et se trouva entourée d'adorateurs qui avaient à cœur d'égayer la solitude de la charmante veuve.

Dans quelque contrée que ce soit, la Française, la Parisienne surtout, est recherchée, adulée ; c'est un privilège qu'elle possède et que nulle autre femme ne peut lui ravir.

Elle obéissait à cette loi fatale qui veut qu'une fois sur la pente du vice, on s'y enfonce chaque jour davantage.

Mais si le travail conserve, les excès usent vite les tempéraments les plus robustes ; la beauté n'y résiste pas et il ne reste plus que le souvenir de la fraîcheur de jeunesse d'autrefois.

Le miroir de Léonie lui donna des avertissements auxquels elle ne put se méprendre. Sans doute elle était encore belle, mais elle n'avait plus cet éclat qui, quand elle passait, forçait les hommes à se retourner.

A d'autres signes encore, elle put constater que, pour elle, l'heure irrémédiable du déclin était venue.

Elle avait trop de fierté et encore trop de dignité pour prendre place dans les rangs de la vieille garde de la galanterie et descendre à solliciter après avoir été elle-même si longtemps sollicitée.

D'ailleurs, elle commençait à ressentir ces nausées qui finissent par accompagner la longue pratique des plaisirs orageux.

Elle comprit que son temps était passé.

Comme elle avait l'habitude de raisonner tous ses actes, et que chez elle l'exécution suivait de près une décision, elle prit aussitôt son parti de donner à sa vie une orientation nouvelle. Mais elle savait ce qu'elle abandonnait et il lui restait à savoir ce qu'elle ferait.

En attendant, elle revint à Paris.

Il faut bien croire qu'elle avait l'esprit du négociant, puisque pour justifier auprès de son mari ses fortes dépenses et le luxe de sa maison, elle avait prétendu, autrefois, qu'elle exerçait la profession de marchande.

Elle avait perdu beaucoup d'argent dans des spéculations hasardeuses, mais il lui restait encore deux cent mille francs.

Dans le cours de ses voyages, elle avait reçu en présents beaucoup d'objets fort curieux, spécimens de l'art des pays qu'elle avait visités ; elle en avait acheté d'autres.

Avec son capital et tous ces objets, d'autant plus rares qu'ils venaient de loin, elle pouvait fonder une maison avec quelque chance de succès.

Fort de cette conviction, elle loua, rue de Lafayette, la boutique que nous connaissons et s'y installa.

Le succès était venu justifier sa confiance en elle-même.

Certes, l'espoir de revoir son fils, de le disputer au sculpteur sur bois, n'avait pas été étranger à sa détermination. Aussi, dès son arrivée à Paris, elle s'était empressée de s'enquérir de Paul Lebrun.

Elle n'avait pas tardé à apprendre que le jeune homme, après avoir fait de bonnes études au lycée Louis-le-Grand, s'était donné tout entier à la peinture et était élève de l'Ecole française de Rome.

Peu de temps après son entrevue avec Forestier, elle eut connaissance du retour à Paris tout récent du jeune artiste.

Enfin, il était à Paris ! Elle pourrait donc le revoir ! Bien sûr ce ne serait pas très difficile ; les occasions ne manqueraient point.

Malheureusement, elle ne pouvait pas aller dire brusquement à son fils : " Je suis ta mère ! " elle était obligée à se tenir dans l'ombre.

Elle ignorait quelle confiance le père pouvait avoir faite à son fils, et dans cette ignorance elle avait à craindre que Paul, instruit de sa conduite, ne la repoussât avec indignation et mépris, comme elle l'avait été autrefois par le sculpteur sur bois.

V.—LES DEUX AMIS

La jolie petite ville de Marly-le-Roi était en fête.

Des réclames dans toutes les journaux de Paris, des affiches multicolores sur les murs avaient convié les promeneurs parisiens de ce beau dimanche de juillet à venir prendre part aux plaisirs que leur promettait la charmante localité.

L'appel avait été entendu et dès le matin les trains du chemin de fer de Saint Germain arrivaient bondés de voyageurs qui faisaient à pied le reste du trajet.

Les tramways qui, aujourd'hui, longent la Seine, n'existaient pas encore mais de Rueil arrivaient incessamment des omnibus où hommes, femmes et enfants étaient entassés,

Une foule bigarrée, bruyante encomrait les rues et les places de Marly.

Les camelots remplissaient l'air de leurs cris discordants et, chargés de ces articles variés qui tentent les promeneurs, ils sollicitaient les acheteurs.

Des manèges de chevaux de bois, des tirs à la carabine, des jeux de toute espèce, des boutiques en plein vent où s'étaient des friandises, des porcelaines de rebut et même des lapins, invitaient les joueurs à tourner la roue qui leur offrait la chance d'un gain problématique.

Les sons criards des instruments de musique dominaient les rumeurs d'un public qui se renouvelait sans cesse.